

Au moment de sa découverte des mots et du langage, l'enfant nage dans le concret et l'affectif, mais plus tard, au moment où lui est proposée la lecture de textes littéraires, (au moment des études secondaires, collégiales ou universitaires) il est englué ou dans l'habitude qui tue toute capacité d'émerveillement ou dans l'abstrait et le conceptuel (l'objectif) qui figent autant le texte que la conscience et les empêchent de parler.

Depuis qu'il fréquente l'école, ses enseignants ne lui ont-ils pas répété, jour après jour, qu'il doit se libérer de ses hallucinations animistes (plus communément dénommées son vécu) pour accéder à un niveau supérieur de fonctionnement : *la conceptualisation claire et l'expression logique* ?

Tout étudiant qui veut s'approprier les textes littéraires doit donc désapprendre à lire, à tout le moins de la façon dont on le lui a enseigné depuis qu'il a mis les pieds dans l'institution scolaire. Il doit cesser de *traduire* pour commencer à *s'approprier*.

\* \* \*

Notre façon habituelle de lire un texte s'enracine dans le postulat selon lequel tout texte contient un message plus ou moins clair que le lecteur est chargé de comprendre pour, idéalement, l'analyser et le juger. Le lecteur est donc toujours mis en présence d'un monde de vérités. Qu'il s'agisse de vérités pratiques, spéculatives ou morales. Les mots du texte, en eux-mêmes, n'ont qu'une importance relative. Ce sont des moyens plus ou moins efficaces qui remplissent ou pas leur rôle : permettre au lecteur de s'approprier la vérité d'abord pour ensuite en débattre et, finalement, dans le meilleur des cas, conclure.

Les mots et les phrases ont donc, dans cette perspective, une importance toute relative par rapport au message qui, lui, prend toute la place. Un bon texte utilitaire permet au lecteur de saisir justement le message que le texte voulait transmettre, et le lecteur adéquat est celui qui peut traduire (ou déchiffrer) adéquatement ce message. L'exercice de lecture devient un exercice de traduction, et l'ordre des mots et des phrases est quasi accidentel. Ils (les mots eux-mêmes autant que l'ordre de leur apparition sur la page) peuvent être remplacés sans que la vérité objective véhiculée par le texte n'en soit altérée.

Comme l'école se préoccupe presque exclusivement de la lecture et de l'écriture de semblables textes, il n'est pas surprenant que les pédagogues se demandent ce que le « texte littéraire » vient faire dans cette galère puisqu'il ne se situe pas à l'intérieur de tels paramètres. Il n'a pas de message à livrer. Tout simplement, *il parle*, c'est-à-dire il laisse la parole accomplir son destin de parole sans intervenir, de l'extérieur, pour lui dicter l'orientation qu'elle devrait prendre. Il dit la rencontre de la conscience et du monde, de la conscience vivante avec la réalité mouvante. Parce que vie et mouvement vont de pair.

C'est donc du mouvement de la conscience en marche vers le monde, mais également de la rencontre de ce monde par et dans la parole, que le langage littéraire parle. Grâce à la parole créatrice, la conscience peut retrouver le mouvement originnaire qui lui a permis de naître en lui donnant d'émerger du chaos dans lequel elle était engloutie, pour accéder à l'existence, même s'il est impossible de le « démontrer ». Cela se

passé ainsi. C'est pratiquement tout ce que nous savons à ce sujet.

Mais il est certain qu'il se passe quelque chose même si la découverte de ce quelque chose relève de *l'expérience* et non de *l'expérimentation*. C'est donc à vivre une expérience de rencontre et de participation que l'enseignant devrait inviter l'étudiant, bien plus qu'à s'adonner à des exercices d'analyses objectives ou à la réduction des textes en messages idéologiques ou autres.

Le fait que les membres de la commission Parent aient jugé nécessaire de consacrer une certaine place à l'enseignement de la littérature à l'intérieur du « programme scolaire » semble présupposer, de leur part, une double reconnaissance : celle de la nécessité d'éveiller les étudiants à l'expression de leur existence et celle de l'efficacité de la littérature comme lieu adéquat pour permettre à cette existence d'actualiser ses potentialités en leur permettant de s'exprimer. Ce point de vue est d'autant plus plausible que tous les membres de la commission étaient des « humanistes ».

Cependant, quelles qu'aient été les intentions des membres de la commission, ce n'est pas cette voie que le ministère de l'Éducation a décidé de privilégier pour l'enseignement du français et de la littérature, mais une voie beaucoup plus près d'une analyse « scientifique » des textes et d'un apprentissage par « objectifs » de la langue, dans le seul but d'acquérir une connaissance minimale permettant à l'étudiant de produire des textes clairs et précis.

Ce choix s'est imposé d'autant plus facilement que

la création des cégeps a coïncidé avec la prise de contrôle de l'enseignement du français et de la littérature par les linguistes et les théoriciens de la littérature. Ce qui a eu pour effet de gommer quasi complètement de cet enseignement toute velléité de préoccupation *ontologique*. Ce gommage a été d'autant plus facile qu'on procédait également à une cure tellement radicale d'amaigrissement de la philosophie que la question de l'être était désormais considérée comme relevant, au mieux, de la religion, au pire, de la maladie mentale.

Récuser d'une façon plus ou moins radicale la dimension ontologique de la parole équivaut à réduire cette parole à un procédé permettant à celui qui l'utilise de préciser ses opinions, de décrire le fonctionnement de ses viscères ou les méandres de ses émotions et sentiments. Ce qui équivaut à nier l'existence de la littérature puisque c'est la présence de cette dimension *autre* du langage dans un texte qui le rend littéraire.

Le texte littéraire n'entretient donc que peu de relations avec les textes utilitaires, théoriques ou dissertatifs. Il n'obéit point aux exigences de la logique. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'enseignant est aux prises avec des difficultés quasi insurmontables chaque fois qu'il lui est demandé de présenter ou même de commenter de semblables textes. Comment présenter le texte littéraire sans l'amputer de sa dimension analogique, en d'autres mots, sans le réduire ?

On ne peut présenter aux étudiants, ni leur permettre de se les approprier, des textes qui obéissent aux lois de l'analogie et de l'intuition en ne faisant appel qu'aux facultés qui permettent de s'approprier des textes obéissant aux lois de la logique et de la

déduction. Comme notre système d'éducation en général nage exclusivement dans les eaux de l'objectivité, il s'ensuit que la place du texte littéraire dans les programmes scolaires est de plus en plus anachronique, pour ne pas dire dérisoire et même risible.

Il faut noter que le professeur de littérature est généralement autant démuné (parce qu'il n'a pas vraiment été formé par ses maîtres, mais uniquement informé) devant la lecture de textes littéraires que le sont les étudiants qu'il devrait initier à une telle lecture. Il lui faut découvrir le cheminement suivi par la conscience pour accéder à ce lieu spécifiquement dénommé *espace littéraire* et dans lequel s'expriment les diverses voies (voix) empruntées par le langage pour manifester l'être et le sens, voies (voix) qui varient à l'infini, tributaires qu'elles sont et seront toujours des différents auteurs qui leur permettent de s'incarner dans le texte.

Autrement, et dans la très grande majorité des cas, pour les raisons exposées plus haut, l'enseignant qui œuvre au niveau secondaire, collégial ou même universitaire, fidèle en cela à l'enseignement qu'il a reçu, de même qu'aux normes et consignes de notre compétent ministère de l'Éducation, traite le texte littéraire comme s'il s'agissait d'un texte d'information qui, par souci d'« art », c'est-à-dire de *camouflage* (ces deux termes étant généralement considérés comme synonymes) et de *décoration* (ce qui serait le rôle spécifique de la rhétorique), n'informe pas le lecteur directement, mais uniquement d'une façon confuse, pour ne pas dire fautive d'une fausseté qui, pensent d'aucuns, n'a pas grande importance parce qu'en art,

ce n'est pas la vérité qui compte, mais *la beauté de l'expression*, même si personne, jamais, ne sent le besoin de creuser le sens de cette affirmation.

Cette notion de *camouflage* occupe d'ailleurs une place de plus en plus importante en littérature, au fur et à mesure que se développe la science littéraire qui a mis au point une série de méthodes (sémiologie, sémiotique, psychocritique) permettant d'interpréter les textes et de manifester le message caché sous le masque de l'expression « imagée ».

Mais à partir du moment où le texte littéraire devient un lieu d'expression de la conscience parlante qui laisse les mots s'ordonner de façon à ce que le texte créé devienne lieu de manifestation de l'être et du sens, on ne parle pas de camouflage, mais *d'un dévoilement qui confine à l'épiphanie*, comme cela se passe en poésie. Aucune nécessité alors de recourir à des méthodes d'interprétation parce qu'il n'y a rien à interpréter.

Il n'y a qu'un chemin à suivre et une parole à s'approprier en la laissant exercer son pouvoir de mise en marche de la conscience, créant ainsi une façon unique et irremplaçable de permettre au sens et à l'être d'imposer leur présence. Ce qui rend possible l'épanouissement de ce que l'on dénomme la *culture* et peut se manifester de multiples façons, compte tenu des différentes langues qui lui servent de lieu d'incarnation.

Pour qu'une culture vive et se développe, il faut qu'il y ait appropriation des textes dans lesquels elle s'enracine, textes qui constituent ce que l'on dénomme : le corpus littéraire d'un peuple ou d'une langue, parce qu'il ne saurait y avoir de peuple sans une langue pour le fonder et vice versa.

Les théories littéraires de même que les extrapolations de la linguistique n'ont pas, directement, grand-chose à voir avec la vie de la langue et l'expression de sa culture. Leur rôle ne saurait être que secondaire par rapport à l'expression elle-même qui est la première et même l'ultime manifestation du génie d'un peuple.

Ce n'est que dans la mesure où ce peuple vit près de sa langue, pour ne pas dire par et dans sa langue, qu'il peut prétendre à l'autonomie réelle ainsi qu'à une originalité qui permet aux personnes qui s'enracinent en elle de rétablir le contact avec l'originaire sans lequel elles ne peuvent exister que sous le mode de la frustration et de l'exil, l'un étant d'ordre psychologique et l'autre, d'ordre ontologique.

Comme cette culture et cette originalité ne sont des données immédiates ni de l'hérédité, ni de la conscience, ni de quelque autre ordre de transmissions connue, mais des modes d'être longuement et même, parfois, chèrement acquis et conservés, le rôle de l'école est ici essentiel. À condition qu'elle s'acquitte adéquatement du son rôle d'initiation au langage au lieu de ne s'en tenir qu'à celui de chien de garde des normes et lois qui régissent la langue, mais sont incapables de la régénérer. Faute de reconnaître cette dimension de son rôle (pour ne pas dire de sa vocation ou de sa mission), l'école en est réduite à se comporter envers la langue et le langage, principalement envers le texte littéraire, comme elle se comporte envers n'importe quelle autre matière scolaire : procéder à des études objectives et à des analyses pointues. En d'autres termes, en gardien de musée avant de se transformer carrément en fossoyeur.

La langue et les textes créés ne sont alors plus considérés comme des lieux de naissance et d'appropriation du monde et de soi-même, mais comme des systèmes dont il faut comprendre le fonctionnement afin de pouvoir les utiliser pour en tirer le maximum de rendement. Le langage n'est plus un lieu d'expression et d'être, uniquement un moyen de communication, autant dire une courroie de transmission.

Ce qui entraîne que l'étude de la langue ne peut s'effectuer que selon deux avenues : *l'avenue formelle* qui privilégie la rhétorique et les théories littéraires ou *l'avenue sémantique* qui privilégie, elle, l'idéologie, qu'elle soit dominante ou pas. Une telle approche ne peut prendre en considération le fait que le texte soit lieu autant de manifestation que d'expression de l'être parce que seule une approche enracinée dans l'exercice de la connaissance intuitive en est capable.

Pour le *chercheur objectif*, un texte littéraire ne peut être autre chose qu'un texte codé qu'il faut apprendre à interpréter pour en saisir le contenu réel, un texte qu'on doit traduire afin qu'il passe du domaine de l'expression obscure ou ambiguë à celui de l'expression claire et logique.

Cette approche est inadéquate parce que le texte littéraire a rapport aux émotions qu'il transforme en sentiments en leur permettant d'aller au bout de leur élan. C'est justement parce que le texte est enraciné dans la vie émotive qu'il ne peut avoir en vue la transmission de messages. Les émotions ne cogitent pas. Elles s'expriment et, lorsqu'elles se transforment en sentiments, pensent. C'est donc du côté de l'expression et de la pensée que l'art littéraire nous conduit. Et ce